

Prédications d'après Blaise Pascal

Connaissance humaine, sciences

prononcées lors des rencontres de la SAPB à
l'église Saint-Etienne-du-Mont

père de Nadaï, op

Sommaire

1	Prédication sur l'évangile du tombeau vide, 20 avril 2022	3
2	Prédication sur l'exaltation de la sainte Croix, 14 VIIbre 2022	3
3	Prédication sur amour et vérité, 12 octobre 2022	4
4	Prédication sur la Nativité, 18 janvier 2023	5
5	Prédication sur la Sainte Écriture, 8 février 2023	6
6	Prédication sur sa soumission à Jésus-Christ et à son directeur, 22 novembre 2023	7
7	Prédication sur l'Épiphanie, 10 janvier 2024	8
8	Prédication sur l'immortalité de l'âme, 24 janvier 2024	10
9	Prédication sur la vraie naissance, 19 juin 2024	11
10	Prédication sur l'orgueil et la concupiscence, mercredi 11 VIIbre 2024	13
11	Prédication sur l'ange et l'homme, mercredi 28 VIIbre 2024	14
12	Prédication sur les âmes du purgatoire, mercredi 27 IXbre 2024	15

13 Prédication sur « le monde ordinaire », mercredi 15 janvier 2025	16
14 Prédication sur Dieu « auteur de l'ordre des éléments », mercredi 5 mars 2025	17

1 Prédication sur l'évangile du tombeau vide, 20 avril 2022

La messe du jour de Pâques nous a donné d'entendre cette année l'évangile de saint Jean, où Pierre et le disciple que Jésus aimait se rendent au tombeau du Seigneur, avertis par Marie-Madeleine qu'elle l'avait trouvé vide. *Alors*, dit l'évangéliste, *entre à son tour l'autre disciple arrivé le premier. Il vit et il crut ! car les disciples n'avaient pas encore compris ce qu'enseignait l'Écriture, à savoir que le Christ devait ressuscité.*

Pascal rapporte ainsi ce trait de l'évangile dans l'*Abrégé de la vie de Jésus-Christ* : « Et Jean entra après Pierre au sépulcre. Et Jean, quand il eut vu que le corps n'y était pas, crut qu'il était ressuscité ; car il ne connaissait pas encore cette vérité par la foi, et par l'Écriture ».

Pascal donne ainsi un objet aux verbes *il vit* et *il crut*. Jean vérifie de visu les dires de Marie-Madeleine sur ce que le vide du tombeau ; mais quant à l'objet du verbe croire, Pascal, toujours si fidèle à Augustin et à ses interprètes, Jansénius en particulier, les contredit directement sur ce point. Pour Augustin en effet, *il crut* ne désigne nullement la foi de Jean à la résurrection ; lorsque l'évangile dit : que les disciples n'avaient pas encore compris ce qu'enseignait l'Écriture, ce « pas encore » se rapporte à un moment ultérieur, où leur esprit se trouvera enfin éclairé. Mais pour l'heure, le disciple, voyant le tombeau vide, croit désormais ce qu'affirmait Marie-Madeleine à ce sujet.

Ce que Pascal entend relever, nous semble-t-il, c'est que cette vue était impuissante, par soi-même, à déterminer la foi du disciple. Aussi bien, la même vue, écrit-il plus loin, n'avait pas donné lieu chez Marie-Madeleine à la foi à la résurrection : « la première fois, elle n'avait rien vu, sinon que le corps n'y était pas ». C'est lorsqu'elle entendit Jésus l'appeler de son nom que Marie vint à la foi. La foi ne se conclut pas de ce qu'on voit ; mais elle est, dit ailleurs Pascal, une inspiration toute personnelle, ménagée par Dieu selon sa charité, qui est une amitié elle-même toute personnelle. Elle connaît des manifestations différentes d'une personne à l'autre. Tel reconnaîtra ainsi sa présence à un certain signe, qui ne dira rien à tel autre. « Il y a trois moyens de croire : la raison, la coutume, (l')inspiration. La religion chrétienne qui seule a la raison n'admet point pour ses vrais enfants ceux qui croient sans inspiration. Ce n'est pas qu'elle exclue la raison et la coutume, au contraire ; mais il faut ouvrir son esprit aux preuves, s'y confirmer par la coutume, mais s'offrir par les humiliations aux inspirations, qui seules peuvent faire le vrai et salutaire effet, *ne evacuetur crux Christi* Afin que la croix du Christ ne soit pas rendue vaine. »

2 Prédication sur l'exaltation de la sainte Croix, 14 VIIbre 2022

Depuis le VIIe siècle, l'Eglise célèbre en ce jour le retour triomphal de la Croix à Jérusalem, où la rapporta l'empereur de Byzance Héraclius, victorieux

des Perses. Selon la tradition, une force mystérieuse paralysant ce prince comme il montait au calvaire, il ne put reprendre sa marche qu'une fois déposés ses habits magnifiques, malséants à la pauvreté du Christ. C'est ainsi, écrit Pascal, que « les rois mêmes se soumettent à la croix ». La croix triomphe donc, mais Pascal la veut dépouiller des marques du triomphe, qui flattent l'imagination sans ébranler le cœur qu'il faut convertir. Dans la 5e Provinciale, il laisse éclater sa colère contre les jésuites qui « quand ils se trouvent en des pays où un Dieu crucifié passe pour folie, suppriment le scandale de la croix, et ne prêchent que Jésus-Christ glorieux, et non pas Jésus-Christ souffrant ».

La vue des grandeurs du christianisme est impuissante à convertir : « Cette religion [...] après avoir étalé tous ses miracles et toute sa sagesse elle réprouve tout cela et dit qu'elle n'a ni sagesse, ni signe, mais la croix et la folie. » Car si la concupiscence, l'attrait pour les choses sensibles, est un obstacle pour goûter la révélation, le grand verrou de l'âme est l'orgueil humain, qui se brise à la prédication des souffrances de Jésus-Christ comme proportionnées à ses péchés.

Mais la prédication de « la folie de la croix » et d'un « Dieu humilié », si elle est propre à faire rentrer l'homme en soi-même, n'est que la condition pour croire, et ne donne pas elle-même la foi : il faut en outre « la vertu de la folie de la croix », « cause efficace » de la foi. Car les souffrances de la croix sont non seulement une leçon pour les humains, mais aussi un « sacrifice » offert à Dieu, que Dieu agrée par l'envoi d'inspirations, seules salutaires : « La religion chrétienne qui seule a la raison n'admet point pour ses vrais enfants ceux qui croient sans inspirations, [...] *ne evacuetur crux Christi* » - *sauf à rendre vaine la croix du Christ*, 1 Co 1, 17.

Le sacrifice de la croix, qu'exigeait la corruption du cœur humain, est donc principe véritable de la grâce intérieure qui seule fait recevoir les grandes preuves extérieures de la vraie religion. La foi, dès lors, progresse dans une intériorité dépouillée de tout signe visible, pour n'être vue que de Dieu seul. Ainsi, la croix de Jésus est pour introduire à son tombeau : « Jésus-Christ était mort mais vu sur la croix. Il est mort et caché dans le sépulcre. Jésus-Christ n'a été enseveli que par des saints. Jésus-Christ n'a fait aucun miracle au sépulcre. Il n'y a que des saints qui y entrent. C'est là où Jésus-Christ prend une nouvelle vie, non sur la croix. »

3 Prédication sur amour et vérité, 12 octobre 2022

Ainsi qu'il nous a été rappelé au lendemain du jour de la naissance de Jacqueline Pascal, celle-ci donc écrivait à Arnauld, comme il s'agissait de signer contre les propositions augustiniennees condamnées dans Jansénius : « Je sais bien que ce n'est pas à des filles [i.e. à des religieuses] à défendre la vérité ; quoiqu'on peut dire, par une triste rencontre du temps et du renversement où nous sommes, que puisque les évêques ont des courages de filles, les filles doivent avoir des courages d'évêques. Mais si ce n'est pas à nous à défendre la vérité, c'est

à nous à mourir pour la vérité, et à souffrir plutôt toutes choses que de faire croire que nous la dénions. » Jacqueline rendit ce qu'elle devait et à sa qualité de fille et à la vérité. Elle signa comme Arnauld demandait : Arnauld à qui il revenait, comme prêtre, de défendre la vérité avec les évêques. Mais après ce coup : « Je parle, écrit-elle le 22 juin 1661, je parle dans l'excès d'une douleur à quoi je sens bien qu'il faudra que je succombe. » Elle s'était essayée, jeune, à la poésie galante de son temps, où les amants mouraient d'amour. On ne meurt guère d'amour qu'en poésie ; au lieu que Jacqueline mourut en effet de chagrin, pour l'amour de la vérité, le 4 octobre suivant, au jour de sa naissance.

Amour et vérité se rencontrent, dit le psaume ; cela n'est plus l'état naturel de l'homme. Cela n'est réservé que pour l'état de grâce et pour celui de gloire. L'amour naturel est l'amour propre, dans une aversion native pour la vérité. Mais, aux yeux de Pascal, son siècle a ceci de nouveau et de singulier que les ministres de la grâce commencent à flatter l'amour propre des chrétiens pour établir leur empire à eux sur l'Eglise contre le royaume de la vérité ; de sorte que les véritables amants de la vérité n'ont d'autre parti que de mourir, comme il parut en sa sœur Jacqueline : « Il y a différents degrés dans cette aversion pour la vérité ; mais on peut dire qu'elle est dans tous en quelque degré, parce qu'elle est inséparable de l'amour propre. C'est cette mauvaise délicatesse qui oblige ceux qui sont dans la nécessité de reprendre les autres de choisir tant de détours et de tempéraments pour éviter de les choquer. Il faut qu'ils diminuent nos défauts, qu'ils fassent semblant de les excuser, qu'ils y mêlent des louanges et des témoignages d'affection et d'estime. »

Cette observation si juste relève à nos yeux l'espérance animant Pascal dans l'entreprise dont les *Pensées* conservent les précieux vestiges ; y préside ce que Pascal appelle « l'art d'agréer », qui répugne à user des ressorts frelatés de l'amour propre : il veut « porter à chercher Dieu » et ranimer chez le lecteur l'amour de la vérité, en des pages plus que jamais vivantes, tant, sur les points qu'on a dits, notre siècle est hélas enfant du sien jusque dans l'Eglise même.

4 Prédication sur la Nativité, 18 janvier 2023

« Incroyable que Dieu s'unisse à nous » : cette parole des *Pensées*, nous inclinierions à la faire nôtre, comme marquant l'émerveillement de l'Eglise devant la venue de Verbe de Dieu dans notre chair, manifestée aux bergers à Noël, et la venue du Saint-Esprit de Dieu dans notre âme au baptême. Or, cette parole, Pascal la met au contraire dans la bouche de l'incroyant, comme expression de son doute, et de son refus de croire.

« Tout ce qui est incompréhensible ne laisse pas d'être. Le nombre infini, un espace infini égal au fini. », écrivait Pascal à la ligne précédente, comme pour prévenir le refus d'admettre la vérité révélée, sur ce qu'elle serait hors de portée de la raison. Les principes des mathématiques et de la physique sont hors des prises de la raison ; et pourtant la raison ne fait pas difficulté à les recevoir comme lui étant donnés.

Des vérités incompréhensibles sont donc reçues et, par là, elles sont crues.

Mais il est des vérités incompréhensibles qui, en outre, sont incroyables, et ce sont précisément elles qui sont matière de foi. La difficulté à les recevoir ne vient pas d'elles, mais de nous, et de la vue de notre misère ou, si l'on veut, de notre « bassesse » : « Incroyable que Dieu s'unisse à nous.

Cette considération n'est tirée que de la vue de notre bassesse », répond Pascal à celui qui refuse de croire.

Les principes incompréhensibles de la physique sont donnés à l'âme humaine dès qu'elle est « jetée dans son corps » ; partant, ils lui sont comme naturels. Mais, s'agissant de Dieu, il est « en nous », et « hors de nous », écrit Pascal : les vérités de l'Evangile sont un don, mais un don qui me sollicite à donner moi-même ma créance. Le doute et, par là, le refus, viendraient-ils de la grandeur du don qui nous est fait, « trop beau pour être vrai », comme on dit ? Non, dit Pascal, il vient de « la vue de notre bassesse » : c'est nous qui nous trouvons trop laids pour que cela soit vrai. Mais en vérité, poursuit Pascal dans le même fragment, ce dégoût de soi est le manteau dont se revêt l'orgueil et l'amour de soi. L'incroyant en est averti par son refus même de la bonne nouvelle évangélique, puisqu'on le voit préférer objectivement sa misère à la miséricorde et à l'offre du salut par l'amitié de Dieu.

La miséricorde de Dieu se marque, comme dit Pascal dans le même fragment, par un « avènement de douceur », manifesté dans l'enfant de Bethléem. Ce n'est qu'au dernier jour, dit Pascal, que la vérité divine écrasera l'orgueil humain, forcé de la reconnaître. Entretemps, le Verbe se manifestant dans la chair nous fait confesser nous-mêmes notre orgueil et notre injustice, condition pour désirer d'en être guéris, en cessant de nous dire : « Incroyable que Dieu s'unisse à nous », mais en nous disant plutôt : « Et si c'était vrai ? ».

5 Prédication sur la Sainte Écriture, 8 février 2023

Pascal, dans la conduite des *Pensées*, participe du mystère de Jean le précurseur, qui recueillit le commandement d'Isaïe, de préparer les voies du Seigneur. Incapable lui-même de donner Dieu « par sentiment de cœur », ce qui est la part de Dieu seul, il entend du moins disposer le cœur à ce don, en lui faisant sentir sa misère, pour susciter en lui le désir que Dieu soit, comme seul capable de réparer sa misère. C'est pourquoi « prouver Dieu par des raisons naturelles », comme il l'écrit lui-même, est inutile à son œuvre : car il faut au cœur un Sauveur humilié : un Sauveur qui enseigne à l'homme sa misère par le remède qu'il lui fallut employer pour la guérir. C'est le Sauveur que décrit l'évangile, aimable à l'homme de misère, dont le désir est dès lors que ce Sauveur soit vrai. Aussi la clef de voûte de tout l'édifice des *Pensées* devait-elle consister dans des preuves, non physiques ou métaphysiques, mais historiques. Elles résident, ces preuves, dans le rapport entre les deux Testaments, le Nouveau manifestant l'avènement du Messie tel qu'annoncé par l'Ancien. Les auteurs tiennent aujourd'hui que l'entreprise de Pascal est faible de ce côté, tributaire qu'il était de

l'exégèse de son temps. Et si ce côté est en effet clef de voûte, l'édifice est par là menacé. Le lecteur d'aujourd'hui, même croyant, peut, partant, douter de ce qu'affirmait Pascal, que Jésus fut prédit selon le temps, car les computations de la littérature apocalyptique, sur quoi il fait beaucoup de fond, étaient semble-t-il surtout symboliques. Mais il est un point où, pour l'ancien Testament, Pascal est, à nos yeux, prophète de l'exégèse récente elle-même, non sans doute quant aux dates, mais quant au discernement de l'origine, quand il écrit : « Il y a bien de la différence entre un livre que fait un particulier, et un livre qui fait lui-même un peuple. On ne peut douter que le livre ne soit aussi ancien que le peuple. » Fils de son temps, Pascal fait remonter à Moïse une naissance que toute l'exégèse s'accorde à présent à dater de 6 siècles plus tard, à l'exil à Babylone. Mais il est vrai que, quand tout les engageait à refaire chacun leur vie parmi des Chaldéens, le souvenir commun des leçons des prophètes unit les exilés, d'une manière entièrement inexplicable d'un point de vue humain, dans la rédaction de leur histoire avec Dieu, les traditions antiques prenant un sens tout nouveau d'après l'événement malheureux reçu, non comme fortuit ou fatal, mais comme une parole du Seigneur, contre l'infidélité où ils avaient donné naguère ; événement vécu dès lors en figure de la croix du Messie, et leur communion dans cette histoire sainte, qui signa en effet la vraie naissance du judaïsme, en figure de la résurrection du Seigneur Jésus-Christ.

6 Prédication sur sa soumission à Jésus-Christ et à son directeur, 22 novembre 2023

Nous sommes la veille d'un jour saint, nous qui tenons Blaise Pascal pour saint : demain verra le retour de cette nuit de feu où Dieu s'est manifesté à Lui comme un feu sans contour, le feu de l'Esprit, puis sous les traits de Jésus-Christ dans la nuit de son agonie, en faveur de la *connaissance* du Père comme *seul vrai Dieu*.

Nous venons à l'instant d'entendre le Mémorial de cette sainte nuit où s'inauguraient les années les plus fécondes de notre saint quant à sa vie chrétienne. Nous l'avons entendu, dis-je, dans la version telle qu'elle figurait sur le parchemin. Celui-ci n'existe plus que par le soin pris par le neveu de Pascal d'en conserver l'écriture couvrant ce matériau protecteur du papier où Pascal avait recueilli sur le vif les impressions de cette sainte nuit.

Sur le parchemin, Pascal a augmenté le texte du papier de trois lignes d'écriture, que Louis Périer a d'ailleurs eu du mal à déchiffrer. La première est celle-ci : « soumission totale à Jésus-Christ et à mon directeur » ; et la dernière est tirée du psaume 118, que Pascal aimait tant : *Non obliviscar sermones tuos* : « Je n'oublierai pas vos paroles » : il peut s'agir des paroles entendues cette nuit-là, comme s'il faisait serment de les garder pour la vie.

Pourtant, parmi ces paroles, ne figurait donc pas l'exhortation à se soumettre totalement à Jésus-Christ et à son directeur : cette résolution est le fruit d'une méditation un peu plus tardive. Elle relève très précisément d'un trait

caractéristique de ce que l'on a appelé l'Ecole française de spiritualité, dont le maître est le cardinal de Bérulle, qui eut pour disciple direct le père de Condren, bien connu de Pascal. Or, Bérulle médite la soumission du Fils au Père, dont il est éternellement l'égal, par quoi se traduit son incarnation dans l'humanité de Jésus-Christ, tandis que cette soumission éclate particulièrement, pour Condren, dans la Passion. Et c'est précisément sa soumission à son Père en sa passion, que Jésus-Christ fit entendre à Blaise dans la nuit de feu, lui disant, non plus : « Père », mais « Mon Dieu » : « Mon Dieu, me quitterez-vous ? » Les douleurs sensibles de la croix ne sont pas comparables sans doute à cet abaissement tout intérieur devant le Père.

Comme Jésus-Christ s'est donc ainsi soumis à son Père, ainsi convient-il que le chrétien se soumette à Jésus-Christ, quand celui-ci prononce ses commandements et ses décrets par la voix d'un directeur.

Cette soumission totale du dirigé n'a rien toutefois d'une résignation aveugle de la volonté et de la raison entre les mains d'un autre. Elle doit être rapportée, dans l'ordre pratique, à cette autre vérité que Pascal prononce dans les *Pensées* : « Soumission et usage de la raison, en quoi consiste le vrai christianisme » (Liasse XIV). L'usage va de pair avec la soumission, qui fonde et par là libère l'usage de la raison. À lire l'*Entretien de M. Pascal avec M. de Sacy*, puisque c'est lui qui fut son directeur, on doute d'ailleurs qui dirige qui, tant le directeur suit son dirigé dans un domaine qui n'est pas le sien : celui des philosophes, où Pascal l'engage à convenir que leur confrontation sert la gloire de l'Évangile. Deux semaines après la nuit de feu, Jacqueline attestait la « soumission totale » de son frère : « Il est tout rendu à la conduite de M. Singlin (qu'on lui destinait avant Sacy) ; et j'espère que ce sera dans une soumission d'enfant. » Mais les marques de cette soumission de son frère à son directeur (Sacy finalement) vont déconcerter bientôt Jacqueline, autant qu'elle s'en émerveillera : « Je ne sais, écrit-elle, comment M. de Sacy s'accommode d'un pénitent si réjoui, et qui prétend satisfaire aux vaines joies et aux divertissements du monde par des joies un peu plus raisonnables et par des jeux d'esprit plus permis [dont sans doute l'entretien rapporté par Fontaine] au lieu de les expier par des larmes continuelles. Pour moi, je trouve que c'est une pénitence bien douce, et il n'y a guère de gens qui n'en voulussent faire autant. » Notre saint, à l'évidence, n'était pas un triste saint.

7 Prédication sur l'Épiphanie, 10 janvier 2024

En ce mercredi dans l'octave de l'Épiphanie, consultons de nouveau le merveilleux Abrégé que Pascal a donné de la vie de Notre-Seigneur, sur ce triple mystère de l'adoration des mages, du Baptême du Christ et des noces de Cana, que la tradition conjoint, comme en témoigne l'antienne à *magnificat* des 2es vêpres de la fête.

« 9. Le 6 janvier, les Mages [...] vinrent adorer [Jésus-Christ]. Hérode, alarmé de cette naissance, craignant qu'il n'usurpât son empire, commande aux Mages de l'avertir du lieu où ils le trouveraient, mais eux, avertis par l'Ange, ne re-

ournèrent pas à Hérode. »

Ainsi Pascal, sitôt qu'il fait mention des mages, nous transporte à Béthléem, où il arrête un instant la méditation du lecteur. Il remonte ensuite le temps de l'évangile, jusqu'à l'audience du roi Hérode, avant de revenir à la crèche au moment où les mages la quittent. Ils sont alors, écrit Pascal, « avertis par l'Ange ». Trait vraiment remarquable, puisqu'en sa faveur, Pascal s'écarte de la lettre de l'évangile, qui indique que les mages ont été *avertis en songe* ; le 3e nocturne de l'office de l'Épiphanie, que Pascal sans doute célébrait, comportait en outre un sermon de Grégoire le Grand, indiquant qu'il convenait aux seuls juifs, déjà éclairés par l'ancienne révélation, de bénéficier de la société des anges, tandis que le mystère du Christ se déclare à ces païens que sont les mages par des signes visibles, produits par un être inanimé telle que l'étoile. Or, Pascal tait entièrement la part qui revient à l'étoile dans le voyage des mages. Mais cette précision : « averti par l'ange », se rencontre par deux fois dans l'Abrégé, et c'est à propos de Joseph : la première fois pour l'instruire de l'origine divine de la grossesse de sa femme, la deuxième pour le commander de fuir en Égypte avec Marie et l'Enfant. Cette précision met en rapport les mages en rapport avec l'époux de Marie, comme avec celui qui sert le dessein du Dieu qui se cache en Jésus-Christ, de cacher Jésus-Christ même sous le voile d'une famille ordinaire, et de le dérober à l'inquisition d'Hérode.

Dans les *Pensées*, nous trouvons cette remarque, qu'il n'est que de « rares savants pieux » (L 952). La tradition relève tour à tour le paganisme des mages, mais aussi leur caractère de savants. Ce sont gens du 2e ordre, qui « ont pour objet l'esprit » (L 933). Ils s'ouvrent ici au 3e ordre, celui de la charité à quoi ils se soumettent par l'hommage de leur adoration comme savants, bien mieux que par celui de leurs riches présents, que Pascal met en oubli ; cet or recherché par les riches et les gens du 1er ordre, qui comporte aussi les rois. Ceux-là sont représentés par Hérode, dont les mages ne se jouent qu'une fois introduits dans l'ordre de la charité.

« Rares savants pieux », écrit Pascal. La manifestation de Dieu dans la 1ère Épiphanie n'est que pour quelques uns. Toutefois, quand il s'agit de peindre le Baptême, comme 2e Épiphanie, Pascal en relève le caractère public. Il emprunte la parole prononcée par le Père depuis les cieus ouverts à l'évangile de saint Mathieu plutôt qu'aux évangiles de saint Marc et de saint Luc : non pas : *Tu es mon Fils bien aimé*, mais *Celui-ci est mon Fils bien aimé*. Elle n'est pas à l'adresse de Jésus-Christ seulement, mais de « tous les peuples », écrit Pascal, afin qu'ils « connussent, par la descente visible du Saint-Esprit, et par le témoignage de Jean, qu'il était véritablement le Christ. » (17)

Et cependant, on entend bien que tous ces peuples n'étaient pas corporellement présents, mais virtuellement convoqués à recueillir le témoignage évangélique. « Celui qui avait la ressemblance de la chair de péché fut lavé par la ressemblance de baptême du Saint-Esprit, car en effet celui qui était né du Saint-Esprit ne devait pas renaître du Saint-Esprit. » (*Id.*). On ne peut être véritablement témoin du Baptême du Christ que moyennant la foi qui va au-delà de cette double ressemblance ou apparence. Les yeux de chair ne voient qu'un homme qui se rend au baptême des pécheurs ; les yeux de la foi vont au-delà :

ils distinguent, d'une part, l'institution du baptême dans l'Esprit-Saint, qui est la part des chrétiens ; et d'autre part, l'auteur du salut, qui n'a point de part, comme tel, au salut qu'il ménage dans ce mystère.

L'antienne des 2es vêpres de l'Épiphanie parle de « trois miracles », *tribus miraculis*. Or, voici comment Pascal parle de celui de Cana : « il arriva à Cana de Galilée où, sur l'avis de Marie sa mère, il changea l'eau en vin. », au n°23, et il en parle plus loin comme d'un « miracle », en effet, au n°30b. Le contraste est remarquable, entre la sobriété du miracle de Cana, et la manière dont Pascal détaille le Baptême. Le Baptême n'est pas un miracle, au sens technique : non pas une œuvre préternaturelle, passant les forces ordinaires de la création, mais une œuvre surnaturelle, du Créateur et Sauveur lui-même. Dans l'épisode des mages, ce qu'il y avait de proprement miraculeux, le mouvement de l'étoile, est passé sous silence. L'Épiphanie, comme évidence du mystère, manifeste surtout la condition de cette évidence : la grâce intérieure, ménagée à quelques uns dans l'ordre des savants, et parmi tous les peuples, qui dessille les yeux du cœur : « Ô qu'il est venu en grande pompe et en une prodigieuse magnificence aux yeux du cœur, et qui voient la sagesse. » (L 308b)

8 Prédication sur l'immortalité de l'âme, 24 janvier 2024

La foi chrétienne et ses promesses n'ont de sens qu'adressées à une âme immortelle, capable d'accueillir l'éternité de Dieu. Pour que ses lecteurs puissent les goûter, sans doute fallait-il que Pascal répliquât aux libertins « Les athées, écrit-il, doivent dire des choses parfaitement claires. Or il n'est pas parfaitement clair que l'âme soit matérielle » (L 161), et soit donc sujette à la corruption propre à toute nature matérielle. Pascal tient au contraire que la sensation matérielle a l'âme pour siège, en ce que l'âme domine souverainement l'ordre de la matière : « Qu'est-ce qui sent du plaisir en nous ? Est-ce la main, est-ce le bras, est-ce la chair, est-ce le sang ? On verra qu'il faut que ce soit quelque chose d'immatériel » (L 108).

On ne le verra guère pourtant dans l'ouvrage qu'il méditait. Il en est ici de l'immortalité de l'âme comme de l'existence de Dieu : « Les preuves de Dieu métaphysiques sont si éloignées du raisonnement des hommes et si impliquées, qu'elles frappent peu, et quand cela servirait à quelques uns, cela ne servirait que pendant l'instant qu'ils voient cette démonstration, mais une heure après ils craignent de s'être trompés » (L 190). L'une et l'autre vérité est au plus haut point intelligible. Mais l'intelligence s'exerce dans une nature malade qui amortit l'écho que la vérité découverte pourrait trouver en l'homme. Dans le héros stoïcien, l'âme humaine, il est vrai, paraît s'élever au-dessus des conditionnements de la matière. Mais par ailleurs, Montaigne nous la fait voir engluée dans le sensible, comme celle des animaux qui n'existe que pour le corps, et est réduite à néant quand elle se sépare de lui.

Si l'homme était par soi-même assuré que son âme est immortelle, il s'en-

visagerait destiné pour le paradis ou bien l'enfer, et inclineraient de soi-même à réformer sa vie. Au lieu de quoi, il ne peut exclure l'hypothèse que son âme, à la mort, soit anéantie comme celle des bêtes. Mais comme l'hypothèse n'est pas parfaitement claire, il ne peut entièrement s'en reposer sur elle, ni faire que la jouissance de cette vie présente ne soit traversée par l'hypothèse de l'enfer. « Je sais seulement qu'en sortant de ce monde je tombe pour jamais ou dans le néant ou dans les mains d'un Dieu irrité, sans savoir à laquelle de ces deux conditions je dois être éternellement en partage » (S 681).

Saint Thomas tient qu'il est des vérités connaissables par la science mais auxquels seuls les savants accèdent en fait ; mais l'autorité de la foi les enseigne à tous les hommes, en leur donnant, à leur sujet, une inébranlable certitude, plus grande encore que celle que donne la science. Pascal, assurément, range l'immortalité de l'âme parmi ces vérités. Il est vain d'en chercher en soi la certitude. Et si notre raison est capable d'une certitude à ce sujet, c'est qu'elle est « embarquée » à parier sur le néant ou sur l'éternité, sur laquelle Jésus-Christ ouvre à l'âme une issue heureuse. « Il n'y a de bien en cette vie qu'en l'espérance d'une autre vie ; on n'est heureux qu'à mesure qu'on s'en approche ; et, comme il n'y aura plus de malheurs pour ceux qui avaient une entière assurance de l'éternité, il n'y a point aussi de bonheur pour ceux qui n'en ont aucune lumière » (*Ibid.*).

9 Prédication sur la vraie naissance, 19 juin 2024

Ce jour de la naissance de Pascal nous était certes désigné pour remercier Dieu des bénédictions qu'il a daigné répandre sur notre œuvre durant les cinq ans qu'elle existe. Mais, de même que saint Louis signait Louis de Poissy plutôt que Louis de France, pour ce que, baptisé dans cette ville, il y naquit au royaume des cieux, où il est plus doux et glorieux d'être sujet que de régner ici-bas ; de même, pour Pascal, la naissance au jour visible n'est qu'un degré nécessaire pour naître au jour invisible de Dieu, de sorte qu'avec Jacqueline, il se plaît à rappeler à Gilberte dans leur lettre du 1er avril 1648 le souhait de M. de Saint-Cyran, que l'on désignât le baptême comme le « commencement de la vie » ; de sorte qu'il eût été assez dans l'esprit de celui que nous vénérons que nous nous fussions réunis le 27 juin, la date portée dans son acte de baptême à Clermont.

Cette vie divine et véritable, à lui communiquée dans le baptême, Pascal n'en rapporte pas l'origine à la déité absolue, mais au Fils éternel incarné en Jésus-Christ, « celui que je reconnais pour mon Dieu et pour mon père, qui s'est livré pour mon propre salut, et qui a porté en sa personne la peine de mes iniquités » écrit-il dans la Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies. Jésus-Christ, donc, est son père, et la vie baptismale qu'il tient de ce père prend source conjointement au Mont des oliviers et au Mont Golgotha : au Mont des Oliviers, où Jésus expia en son âme les iniquités du genre humain ; au Mont Golgotha, où il les expia dans son corps.

La prière que notre société s'est donnée et qu'elle aime à prononcer au lieu où Pascal repose s'adresse au Seigneur en ces termes : « Seigneur, vous n'avez

rien du menteur. Vous n'êtes pas le Père du mensonge, mais le Père de la Vérité, c'est-à-dire, le Père du Christ. » La vérité : voilà bien en effet pour Pascal la note propre de cette vie que le chrétien reçoit à son tour de Jésus comme de son Père. Cette vie de Vérité gagna d'abord chez Pascal l'ordre propre aux esprits : dans les mathématiques, d'abord, dont les objets sont connaturels à l'esprit, de sorte que l'esprit n'y doit user que d'attention pour se garder contre l'erreur ; dans la physique, ensuite, où l'esprit raisonnant sur la matière, il est davantage exposé à l'erreur, qui était alors générale touchant le vide, et que Pascal combattit contre les philosophes et savants ; l'esprit ne peut s'y garantir contre l'erreur que s'il condescend à s'affronter au règne visible et sensible par le moyen de l'expérience, dont Pascal détermina les règles.

Mais la vie de Vérité réservait Pascal pour de plus rudes guerres ; non plus celles où se divise l'ordre des esprits, mais celles qui agitent alors l'ordre des cœurs. Les fils de la Vérité n'ont plus seulement à lutter contre l'erreur, mais contre le mensonge. Car l'erreur y est, de soi, aisée à dissiper : s'agissant des vérités qui regardent la foi, et qui se sont déclarées au cours de l'histoire de l'Église, la Préface à un *Traité du vide* rappelle qu'il ne s'agit que d'ouvrir les livres : ainsi suffirait-il d'ouvrir celui de Jansénius, pour reconnaître de bonne foi sa conformité à la doctrine d'Augustin, le docteur de l'Église latine. Mais non : la Vérité éternelle a pris chair en Jésus ; elle y a pris corps, et l'Église est ce corps ici-bas. La Vérité éternelle est, par-là, historique : « L'histoire de l'Église, écrit Pascal dans les *Pensées*, doit être proprement appelée l'histoire de la vérité » (S 641). Et cette histoire est sinon militaire, du moins militante, contre un mensonge qui ne rougit pas de dénoncer infidèles quant à la foi à la Présence réelle les filles de Port-Royal dont les nuits se passent à l'adorer.

Mais la Vérité, devenue historique, ne laisse pas d'être éternelle. « Elle subsiste éternellement, et triomphe enfin de ses ennemis » dit la XIIIe Provinciale. Ainsi l'histoire de la vérité sera-t-elle consommée dans son éternité. Telle est l'espérance qui animait Pascal, dans ces luttes où il prit tant de part, en faveur aussi de ceux qui souffraient avec lui, et qui le porta même à la fin, après le temps des *Provinciales*, non plus seulement à s'élever contre le mensonge, mais à ramener encore à la Vérité ses enfants qu'on croyait perdus pour elle. Même s'il est d'usage d'opposer la morale des jansénistes à celle des héros du grand Corneille, que Pascal et les siens fréquentèrent à Rouen, quelque chose de leur générosité se laisse observer dans ce fils de la Vérité. Une âme est toujours assez bien née quand elle est née du sang de Jésus-Christ dont la vertu lui fut communiquée au baptême. Aussi est-elle toujours prête pour signaler sa valeur, et devant le monde, et devant l'Église, parce qu'elle combat d'abord en présence de Dieu seul et de ses anges.

10 Prédication sur l'orgueil et la concupiscence, mercredi 11 VIIbre 2024

Voici comme dans les *Pensées* (S 182), la sagesse divine s'adresse aux humains : « Vos maladies principales sont l'orgueil, qui vous soustrait à Dieu [et] la concupiscence, qui vous attache à la terre », c'est-à-dire, dit un autre fragment (S 653), « aux plaisirs terrestres ».

Les deux maladies cependant ne sont pas égales. L'orgueil, sans doute, est la plus funeste. N'est-ce pas parce qu'Adam, riche des dons de Dieu, s'est élevé en soi-même et s'est soustrait à Dieu, que l'humanité, déchue des dons de Dieu, incline aujourd'hui vers la terre ? La sagesse divine poursuit ainsi : « L'homme n'a pu soutenir tant de gloire sans tomber dans la présomption. Il a voulu se rendre centre de lui-même et indépendant de mon secours. [...] Alors] je l'ai abandonné à lui [...] Les sens indépendants de la raison et souvent maîtres de la raison l'ont emporté à la recherche des plaisirs. [Ainsi les hommes aujourd'hui sont-ils] plongés dans les misères de leur aveuglement et de leur concupiscence qui est devenue leur seconde nature. »

Dieu qui là s'irrite est toujours Père. Sa miséricorde domine jusque dans le châtement voulu par sa justice. La concupiscence à quoi la nature humaine est désormais assujettie fut un moyen d'ôter sa pâture à un orgueil funeste à l'homme, et d'humilier la nature pour que Jésus-Christ seul la pût relever.

Cette grâce nouvelle, différente de celle d'Adam, est en effet nécessaire. On pourrait penser que l'homme naissant désormais à une nature concupiscente serait du moins garanti contre l'orgueil. Or l'expérience nous instruit du contraire. Le premier ordre, l'ordre des corps, où il est indigne qu'une créature spirituelle mette sa gloire, compte pourtant des « grands de chair » (S 339). Le deuxième ordre, en revanche, a pour principe cette intelligence par quoi l'homme est homme et objectivement élevé au-dessus du reste de l'univers visible, qu'il est capable ainsi de penser. La grandeur des « grands génies », dont parle Pascal, serait-elle donc plus authentique, parce que proportionnée à ce qu'est l'homme ? Et cependant, la gloire véritable de connaître souvent touche moins les gens d'esprit que la fausse gloire d'être connu : « les philosophes mêmes [...] veulent [des admirateurs], et ceux qui écrivent contre veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit, et ceux qui les lisent veulent avoir la gloire de [les] avoir lus, et moi qui écris ceci ai peut-être cette envie... » (S 520).

Montaigne, qui peint l'homme faible et concupiscent, cède lui-même, dans son livre, au « sot projet de se peindre » (S 644). Ainsi les deux maladies de l'homme, loin de s'exclure l'une l'autre, conviennent-elles dans l'amour-propre, où Pascal dénonce un refus de la grâce divine. À qui estime que l'homme est trop bas pour que Dieu s'unisse à lui, il déclare : « je voudrais savoir d'où cet animal qui se reconnaît si faible a le droit de mesurer la miséricorde de Dieu et d'y mettre les bornes que sa fantaisie lui suggère » (S 182).

On avoue sans peine la bassesse de l'homme en général ; mais on répugne à l'avouer pour soi-même : « il conçoit une haine mortelle contre cette vérité qui le convainc de ses défauts. Il désirerait de l'anéantir » (743). Ainsi la racine

du mal est-elle dans l'aversion pour la vérité. Elle est si profonde dans le cœur qu'il n'en peut être guéri que la Vérité en personne n'y descende plus profond encore.

11 Prédication sur l'ange et l'homme, mercredi 28 VIIbre 2024

Le mois de septembre comme le mois des anges, et de Marie comme reine des anges, nous engage à consulter Pascal, comme en ayant rendu le thème fameux quand, s'inspirant de Montaigne, il écrivait dans les *Pensées* que « L'homme n'est ni ange ni bête, et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête » (S 557).

Pascal n'envisage pas qu'on veuille d'abord faire la bête. Adam pêcha d'abord par orgueil, et fut ensuite livré à la concupiscence. Nous pêchons tous en Adam, c'est-à-dire que nous avons, comme lui cette inclination à pêcher en ange, c'est-à-dire à nous élever nous-mêmes au-dessus de notre nature.

L'homme médiéval, pour qui toute connaissance procède des sens, était un peu retenu de pêcher en ange. Il tenait pour évident que son intelligence n'avait rien d'angélique, en ce qu'elle dépendait du corps pour recevoir en soi les objets à connaître. Mais l'homme moderne dit avec Descartes : « 'je suis une chose qui pense, une substance dont toute l'essence n'est que de penser », ce qui est proprement la définition de l'ange. Je serais donc esprit, plutôt que corps et âme. J'ai un corps, mais cette substance étendue que je possède ne serait pas véritablement moi. Aussi, pour être soi, il conviendrait qu'on vive exclusivement selon l'esprit.

Molière, dans les *Femmes savantes*, a raillé à bon droit cette maxime : « Mais nous établissons une espèce d'amour/qui doit être épuré comme l'astre du jour./ La substance qui pense y peut être reçue,/Mais nous en bannissons la substance étendue. » L'expérience, relève Pascal, enseigne que cette maxime n'est pas tenable : « Cet homme né pour connaître l'univers, pour juger de toutes choses, pour régler tout un État, le voilà occupé et tout rempli du soin de prendre un lièvre » (S 453).

Immatériel, l'esprit est infatigable. Le corps se rappelle à lui, comme instrument matériel et, par là, fatigable. Mais, dans cette chasse, il y a plus assurément que le nécessaire délassement à procurer à la substance étendue. Elle est le divertissement où l'âme même s'abandonne, dans le dépit qu'elle sent de n'être pas qu'esprit : faute de remplir les ambitions de son orgueil angélique, elle tâche à s'ensevelir dans les plaisirs terrestres, ceux de la concupiscence.

Pascal remarque la disproportion de l'homme à l'égard de l'un et l'autre infini de l'univers visible. L'homme cependant demeure grand par son esprit, puisque, incapable de connaître aucun des infinis, il est du moins capable de les penser, et de penser l'univers. « Par l'espace l'univers me comprend et m'engloutit comme un point, par la pensée je le comprends » (S 145). Mais cette grandeur propre au roseau pensant vacille elle-même, devant cette autre disproportion de la pensée

humaine elle-même, tant avec les bêtes sans intelligence, qu'avec les anges, qui ne sont qu'intelligence ; dans l'impuissance où l'âme se trouve aussi de tenir le milieu qui lui est propre, agitée qu'elle est des mouvements contraires de l'orgueil et de la concupiscence, du péché en ange et du péché en bête.

C'est pour le salut de l'âme que Dieu permet en elle ce partage, que Pascal se plaît à lui représenter pour mieux lui désigner Jésus-Christ comme son Sauveur. En Jésus-Christ, le Fils de Dieu s'est abaissé, dans notre humanité, au dessous des anges par son incarnation, et plus encore dans sa Passion, pour à la fin porter cette même humanité au-dessus des anges : et cela, dans le corps où il nous fait entrer par le baptême et qu'il nous donne en nourriture : ce corps devenu bien plus que la substance étendue dont le désignent les philosophes.

12 Prédication sur les âmes du purgatoire, mercredi 27 IXbre 2024

Ce mois est de la prière pour les âmes du purgatoire. La première mention de ce mystère chez Pascal est dans la Lettre sur la mort de son père Étienne, du 17 octobre 1651, à sa sœur et à son beau-frère. Il les veut consoler dans l'excès de leur chagrin, qu'il avoue être naturel, s'agissant d'un si bon père. Mais ces consolations n'empruntent rien à la nature. « Il n'y a de consolation que dans la vérité », leur écrit-il (p. 314, éd. Plazenet-Lyraud). Et l'on voit, en lisant la lettre, que cette vérité ne doit rien à l'opinion, philosophiquement fondée, que l'âme serait immortelle : elle se tire tout entière de l'Évangile, et du mystère de Jésus-Christ, mort et ressuscité. L'événement retentit depuis lors sur la condition humaine. La mort, expose Pascal, ne doit plus être regardée comme un fait de nature, mais la manière par quoi Dieu associe l'homme au mystère de son Fils. Cette vérité mystérieuse combat l'évidence de la sensibilité et des sentiments. Cette vérité est joyeuse, et sa joie surnaturelle est propre à dominer sur l'affliction sensible : « Ne considérons plus un homme comme ayant cessé de vivre, quoique la nature le suggère. Ne considérons plus son âme comme périe et réduite au néant, mais comme vivifiée et unie au souverain vivant. »

Cette joie domine dans la lettre : à peine est-elle traversée de la pensée qu'Étienne se trouve en purgatoire, quoique il ait eu, dit Pascal, « une fin si chrétienne, si heureuse, si sainte et si souhaitable qu'ôté les personnes intéressées par les sentiments de la nature, il n'y a point de chrétien qui ne s'en doive réjouir » (p. 313). « Il n'y a rien qui puisse modérer [notre joie], sinon la crainte qu'il ne languisse pour quelque temps dans les peines destinées à purger les péchés de cette vie ; et c'est pour fléchir la colère de Dieu. La prière et les sacrifices sont un souverain remède à ses peines » (p. 322). Mais en réalité, Pascal oublie bientôt ses craintes pour l'âme de son père. Il enseigne, comme charité envers les morts, à pratiquer « les saints avis qu'ils nous ont donnés » (p. 323). Mais on s'avise bientôt qu'il vise surtout la consolation des vivants en qui Étienne sera présent par ses vertus par eux cultivées : « Faisons-le donc revivre devant Dieu en nous de tout notre pouvoir ; et consolons-nous en l'union de nos cœurs, dans

laquelle il nous semble qu'il vit encore » (*ibid.*). Ainsi cette œuvre, accomplie en faveur des morts, tourne-t-elle en réalité au bénéfice des vivants.

Ce n'est que dans le fort de la maladie que sera donné plus tard à Pascal le sentiment de l'étendue des peines du purgatoire. Dans la *Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies*, cet état est éprouvé par lui comme « une espèce de mort ». La mort consiste ici à être « séparé du monde, dénué de tous les objets de mes attachements » (p. 1771) ; et donc sans être encore attaché et uni à Dieu lui-même pour l'éprouver comme un père plutôt que comme un juge redoutable.

Ainsi la vivification de l'âme par son « uni[on] au souverain vivant » n'est-il pas dominante en cette âme. Pascal saisit le sort de cette âme à travers sa condition chrétienne, frappée d'incertitude quant au salut. Il écrit ainsi dans les *Pensées* : « La peine du purgatoire la plus grande est l'incertitude du Jugement » (S 752). Mais cette pauvreté chrétienne, incertaine de soi, est la condition pour tout espérer de la miséricorde de Dieu. Or celle-ci se manifeste, dit Pascal, nous l'avons entendu, et « souverainement » par « les prières et les sacrifices » que les vivants ont soin d'élever jusqu'à Dieu en faveur des défunts.

13 Prédication sur « le monde ordinaire », mercredi 15 janvier 2025

« Le monde ordinaire a le pouvoir de ne pas songer à ce qu'il ne veut pas songer » (S 659). La suite du fragment des *Pensées* enseigne que ce monde ordinaire se manifeste aussi en pouvoir d'empêcher qu'on ne songe et pense par soi-même. Le monde ordinaire manifeste son pouvoir par les éducateurs qui le font se perpétuer grâce à cet évitement de songer : « Ne pensez point aux passages du Messie », disait le Juif à son fils.

Le propos de Pascal n'est pas à s'élever contre ce conformisme du monde ordinaire, qui est le train sur quoi reposent les sociétés humaines. Aussi peut-on le dire « ordinaire » précisément parce qu'il est fauteur d'ordre, par quoi il est non seulement un fait, mais un bienfait, quand cet ordre est un ordre chrétien. Car la société chrétienne ne se perpétue pas autrement que celle des Juifs : « Ainsi font les nôtres souvent », poursuit Pascal : les pères chrétiens font comme les pères juifs. Il est vrai que l'erreur s'empare aussi de ce fonctionnement pour se perpétuer : « Ainsi se conservent les fausses religions. » Mais, encore un coup, c'est ce qui assure la pérennité de la chrétienté : « Ainsi se conserve la vraie religion même, à l'égard de beaucoup de gens. »

Par la coutume, donc, la société chrétienne incline la créance de ses enfants vers la vraie foi. Cette coutume est bonne, dans la mesure où elle ne ferme pas le cœur aux inspirations divines, mais au contraire les y dispose. Mais Pascal constate qu'il est des enfants de la chrétienté qui se dérobent, on ne sait pourquoi, à cette inclination coutumière de la créance : « Mais il y en a, écrit-il, qui n'ont pas le pouvoir de s'empêcher ainsi de songer, et qui songent d'autant plus qu'on le leur défend. Ceux-là se défont des fausses religions, et de la vraie

même, s'ils ne trouvent des discours solides. »

C'est à ces personnes, qui n'étaient pas alors fort nombreuses en regard de la masse des chrétiens ; c'est à ces personnes-là donc que Pascal désirait s'adresser en des « discours solides », afin de les retenir sur la pente où d'eux-mêmes ils inclinaient.

Pascal éclaire prophétiquement par ces lignes le devenir de nos sociétés chrétiennes depuis son époque. Ces gens, « qui n'ont pas le pouvoir de s'empêcher ainsi de songer, et qui songent d'autant plus qu'on le leur défend » : ces gens dont Pascal manifeste l'existence, alors que la chrétienté de son temps aurait voulu sans doute la cacher ; ces gens, donc, les philosophes les désigneront, au siècle suivant, en modèles et en exemples. La Révolution, qui s'autorise des philosophes, érigeria ce modèle comme principe et fin de la nouvelle société désormais fondée sur les droits de l'homme individuel et autonome.

Pascal nous permet, je crois, de penser le paradoxe qui gît au cœur de nos sociétés libérales. L'individu, censé penser par soi-même, libre des vues imposées par le « monde ordinaire » et coutumier, devient lui-même principe d'un nouveau « monde ordinaire », d'une société qui interdit de fait à ses membres de songer, et qui fonctionne ainsi comme une religion : professant des valeurs qu'elles donne pour immanentes à l'individu humain, et qui seraient, par là, indisponibles à tout libre examen.

La société libérale se découvre ainsi religieuse, et mettant tout en usage pour perpétuer l'établissement de sa fausse religion en ses enfants, à qui elle défend de songer. Mais, comme tout « monde ordinaire », elle oublie qu'il en est qui « n'ont pas le pouvoir de s'empêcher de songer, et qui songent d'autant plus qu'on le leur défend. » C'est ainsi que, par une ruse de l'histoire que la providence conduit, le principe des sociétés libérales se retourne contre elle, en faveur de la vraie religion, et de cet Evangile dont les *Pensées* publient la vérité en des « discours solides ». Tâchons d'en témoigner.

14 Prédication sur Dieu « auteur de l'ordre des éléments », mercredi 5 mars 2025

« Le seul qui connaît la nature ne la connaîtra-t-il que pour être malheureux ? » (S 690). C'est l'homme, bien sûr, que Pascal désigne comme le sujet de cette question. L'homme qu'il voit naître en son siècle est l'homme du nôtre, plutôt que celui des siècles passés, qui disait avec Virgile : *Felix qui potuit rerum cognoscere causas* : « heureux qui peut connaître les principes de la nature. . . » *que metus omnes et inexorabile fatum subjecit pedibus* : « il foule aux pieds la peur d'un destin inexorable. »

Pascal a défini, non les principes de la nature, mais les principes de la connaissance de la nature : le raisonnement et l'expérience par quoi l'homme soumet la nature aux conditions fixées par lui et la force à répondre aux questions que lui-même s'avise de lui poser. Il donne ainsi à l'humanité, par ses membres savants, les clefs par où dominer l'univers et s'échapper du gouffre où l'univers l'engloutit

en sa nature corporelle : « Par l'espace, l'univers me comprend et m'engloutit comme un point ; par la pensée, je le comprends » (S 145). Et cependant, parvenue soi-même à ce faite d'où elle domine l'univers, la pensée humaine titube, comme enivrée de l'empire qu'elle vient de prendre. Elle ne se maintient plus en son propre sommet, qui est la raison. Elle descend ainsi elle-même les degrés de ses propres facultés, jusqu'à cette imagination où l'esprit tient à ce corps par quoi l'esprit est faible : « Nous avons beau enfler nos conceptions au-delà des espaces imaginables, nous n'enfantons que des atomes au prix de la réalité des choses » (S 230). C'est ainsi que l'opération de concevoir, que Descartes réserve à l'entendement, est ici rapportée à l'imagination, qui tient donc désormais lieu de raison. De l'imagination, la pensée descend encore, jusqu'à la sensibilité et au siège des émotions et des passions : « Enfin, c'est le plus grand caractère sensible de la toute-puissance de Dieu que notre imagination se perde dans cette pensée » (ibid.).

Pascal met un nom sur cette émotion où la pensée est descendue et dont elle est saisie : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie » (S 233). La nature lui découvre des « merveilles », mais non point pour son émerveillement : « Qui se considérera de la sorte tremblera à la vue de ces merveilles » (S 230). La toute-puissance de Dieu s'y rend « sensible ». Et si les effets de cette toute-puissance dans l'univers nous effraient à ce point, que sera notre frayeur devant sa source ? Le Dieu, dont la pensée naît à l'occasion de la science moderne ; ce Dieu n'a rien d'aimable à l'homme. Le rédacteur du fragment « Disproportion de l'homme » n'y arrête pas d'ailleurs sa pensée, de même que l'homme d'aujourd'hui. Certes, cet homme « ne foule pas aux pieds les terreurs d'un destin inexorable ».

« Le seul qui connaît la nature ne la connaîtra-t-il que pour être malheureux ? » À cette question, il est répondu « non » par tout le recueil des *Pensées*. La mélancolie à quoi l'homme moderne se trouve engagé par sa dévotion à sa propre science ; cette mélancolie, que creuse d'abord la lecture des *Pensées*, dispose le lecteur pour le Dieu de Jésus-Christ. Dieu dont on ne rencontre pas la pensée au hasard de recherches physiques, mais qui vient lui-même à l'homme à l'appel de son cri muet : « Le Dieu des chrétiens n'est pas simplement auteur [...] de l'ordre des éléments [...] [II] est un Dieu d'amour et de consolation ; c'est un Dieu qui remplit l'âme et le cœur de ceux qu'il possède ; c'est un Dieu qui lui fait sentir intérieurement leur misère et sa miséricorde infinie » (S 690).

Le carême nous est donné par l'Église de Jésus-Christ pour nous faire descendre dans notre misère, dans l'espérance que s'y déclarera pour nous cette « miséricorde infinie ».